

La Femme et le socialisme

Mignonne Ouimet



Aferdita Shehu

One of our ancestors, Mignonne Ouimet, was far ahead of her time, when, in March 1931, she gave a speech entitled 'Women and Socialism' at the Workers' University of Montréal. In this hitherto unpublished document, the speaker discusses 'legalized prostitution' (marriage), the economic and social situation of women in her time, and the role of women in the struggle for socialism.

“LA FEMME” – Conférence donnée par Mignonne Ouimet à l'Université Ouvrière à Montréal le 15 mars 1931

Monsieur le président,

Avant d'entrer dans la mérite de mon sujet qui est 'La Femme', je vais poser une question: y a-t-il plus d'hommes que de femmes dans le monde? Il semblerait que oui, si l'on en juge par ce qui se passe à l'Université Ouvrière où l'on entend toujours des conférences pour hommes, faites par des hommes, et surtout au point de vue des hommes.

Aujourd'hui, pour contre-balancer les efforts des hommes, pour leur démontrer qu'ils se trompent en croyant que les femmes vont se laisser devancer comme cela; nous entendons bien leur prouver le contraire.

Voilà je m'insurge en venant ici faire une causerie pour les femmes, et au point de vue des femmes.

Je ne parlerai pas des femmes des pays éloignés tels que l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, où il ne nous est pas donné de connaître aussi bien les moeurs et coutumes et même les lois de ces pays lointains. Je parlerai plutôt de l'état de la femme dans cette partie du pays qui nous touche de plus près, l'Amérique.

Ici, la position de la femme est légalement et clairement définie; de par le code, elle est un meuble, une propriété ou un objet, pour ainsi dire, que l'homme achète ou loue à plus ou moins long terme, et suivant les stipulations d'un contrat notarié, avec approbation du maire ou d'un ministre du culte.

Par ses lois, par sa force brutale, par ses actes à l'égard de la femme, l'homme en ce pays semble se dire en nous examinant: 'Tiens, mais cela marche, cela mange, cela parle comme si c'était du monde! . . . Cela regarde, cela s'habille, cela pense, peut-être; vraiment la femme est encore ce qui ressemble le plus à du monde! . . .' Mais ce n'est pas du monde; les hommes ne le veulent pas. . . .

J'accuse donc la société actuelle de tenir la femme dans un état d'esclavage perpétuel. S'il est vrai que certains hommes sont les esclaves d'autres hommes, nous, les femmes, nous sommes les esclaves, même, de ces derniers esclaves.

Toutes les lois à notre égard sont injustes et les moeurs sont encore pires. . . . Comme question de fait, dans l'organisation économique actuelle, la femme la plus digne de ce nom, a moins de droit que l'homme le plus vil.

Voyons ce qui en est: — Jeunes filles, nous sommes sous la dépendance et la fêrûle de nos parents. Nous ne pouvons sortir du joug paternel que pour nous soumettre au joug marital, c'est-à-dire, sauter de la poêle dans le feu!

C'est en vain que le code dira que la fille majeure et usant de ses droits jouit d'une certaine liberté. Quelle liberté? Est-ce la liberté de ne pas se marier? Soit. Mais, alors, que ferons-nous pour gagner notre vie? Travailler? Nous est-il même permis de gagner notre vie par notre travail? Vous savez bien, mes camarades, que notre système économique actuel nous rend ce travail impossible et que cette dernière ressource du travail, pour gagner notre vie, est un bien beau leurre!

En effet, combien gagnent les employés des manufactures de coton, de tabac, d'allumettes, de chaussures? Combien gagnent les employés chez Eaton, Morgan, Dupuis, etc.? Une pitance! Vous n'aurez jamais l'audace de dire que nous pouvons ainsi gagner honnêtement notre vie par notre travail. Aujourd'hui, il est connu et admis par toute personne bien au courant de notre éco-

nomie sociale, que le salaire des femmes varie de \$5 à \$7 par semaine. Or, pour occuper une chambre un peu confortable, l'on nous demande \$2.50 à \$5.00 par semaine, au moins. Pour se nourrir, le prix des repas pour l'ouvrière, en général, est de 20 à 25 cents par repas, ce qui forme un montant de \$4.50 à \$5.00 par semaine. Voilà donc, seulement pour se loger et se nourrir, tout notre salaire de la semaine dépensé!

Maintenant, où devons-nous prendre l'argent pour acheter nos habits? . . .

Les hommes traitent avec mépris la femme mal habillée, et même ils lui refusent de l'ouvrage lorsqu'elle n'est pas assez jolie ou qu'elle n'est pas assez à la mode. . . !

Présentez-vous mal étriquées, dans un bureau ou magasin, pour y travailler, et vous verrez comment vous y êtes reçues.

Supposons pour l'instant que nous avons réussi à obtenir une position. C'est un fait reconnu aujourd'hui que pour pouvoir conserver cette position—notre prétendu gagne-pain—il nous faut dépenser, en frais de toilette, tout ce que nous recevons sous forme de salaire.

Bref, la société actuelle nous place dans le dilemme suivant: soit travailler au milieu de camarades sans gêne, se servant d'un langage par trop familier, sous des contre-maîtres entreprenants, avec des patrons aimables, trop aimables même, lorsque nous sommes jeunes, et cela, pendant 40, 50 et 60 heures la semaine, avec un salaire de misère! ou bien, ne pas travailler.

Or, chacun le sait, 90 pour cent de l'humanité n'est pas assez riche pour vivre sans travailler. Le salaire payé à la femme étant insuffisant à ses plus stricts besoins, il lui faut donc songer à gagner sa subsistance par un autre moyen, cela est inévitable!

En un mot, puis qu'il faut appeler les choses par leurs noms, la femme est forcément entraînée vers l'une des prostitutions connues. La première, c'est la prostitution générale, mais légale. C'est-à-dire le mariage! La deuxième, c'est . . . l'autre.

J'entends déjà le concert de protestation que va soulever, chez plusieurs, cette assertion que le mariage n'est que de la prostitution légale.

Mais il faut en attribuer la cause au fait que nous ne donnons pas tous à ce mot la même signification. Cependant, entre nous, mesdames, je persiste à dire que nous devons appeler les choses par leurs noms.

Dites-moi, mes amies, comment qualifier la conduite d'un jeune homme épousant une vieille femme, une laideron, parce qu'elle a de l'argent? Comment qualifier l'empressement de tous ces messieurs auprès des jupes des demoiselles à papa en moyens?

Ce que je dis pour les hommes, je le dis aussi pour les femmes. Si ces messieurs croient que leurs femmes, sous le régime économique actuel, les ont épousés uniquement par amour, qu'ils en soient heureux! Mais j'affirme que, même chez les plus pauvres, les jeunes filles sont forcées de se marier pour se créer une situation.

Lorsque deux individus de sexe différent ont un penchant l'un pour l'autre et qu'ils se le prouvent, c'est de l'amour. . . . Mais quand il entre dans l'esprit de l'un des deux une considération économique quelconque, c'est de la prostitution, selon moi.

Maintenant, pourquoi sommes-nous en face de ce dilemme? Est-ce que, comme menuisier, conducteur de chars, commis, sténographe, clavigraphiste, tisserand, laboureur, artiste, poète, médecin, avocat, charretier ou clocher, etc., la femme n'égale pas l'homme, compensant une force physique moindre par une dextérité supérieure?

Pour pouvoir décréter que l'homme est supérieur à la femme, il faudrait fournir à cette dernière une occasion équivalente à celle offerte à l'autre sexe; en est-il ainsi? Au contraire, les hommes craignent tellement notre concurrence qu'ils ne reculent devant aucun subterfuge pour nous fermer l'accès à toute carrière. Pourquoi? Serait-ce parce que des farceurs voudraient nous faire gober la légende que la mère Eve aurait goûté la pomme avant de l'offrir à son seigneur et maître? Alors il faudrait admettre que toutes les femmes, de toute éternité, devront subir un châtement, parce que l'une d'entre elles aurait commis une . . . indiscretion!

Non, le véritable motif pour lequel l'homme nous tient en esclavage, c'est parce que lui-même est un esclave qui rampe devant le maître et qu'à son tour; comme pour se dédommager, il devient tyrannique à l'égard des plus faibles. Nous ne pourrions donc devenir des êtres dignes et libres que lorsque les hommes auront pu secouer leur propre joug. Pour cela, il faut que nous leur aidions de toutes nos forces.

Il faut leur faire comprendre qu'ils ont tort de tolérer plus longtemps un système économique permettant à quelques-uns d'entre eux de posséder les richesses, pendant que 90 pour cent de la masse individuelle demeure dans le salariat, l'ignorance et la misère. Sachons que notre planète, la terre, appartient à l'humanité et non à quelques individus, et que celui qui se prétend propriétaire d'un pied de terrain est un voleur!

Enseignons à nos frères que toutes les religions prétendues révélées ne sont que des fables inventées par les exploiters pour leurrer les imbéciles, diluer, amoindrir le courage des militants et maintenir les privilèges des repus.

Rappelons-nous que pour maintenir le régime capitaliste, on fractionne l'humanité par des bornes fictives, et que sous le prétexte d'un patriotisme faux, on lève des bans d'assassins mercenaires et chamarrées de toutes les couleurs.

Aidons nos frères, nos maris, nos enfants, à se regrouper pour abolir à jamais la propriété privée et la concurrence entre eux pour acquérir cette propriété.

Qu'au lieu de ce régime stupide et pervers, l'humanité adopte le principe équitable, régénérateur, de la propriété collective, et que l'on accepte l'émulation vers le bien, au lieu du 'struggle for life' qui n'a pas sa raison d'être.

Lorsque les hommes se seront purifiés de ce péché originel, appelé: propriété privée; lorsqu'ils auront enfin bouleversé l'amas de préjugés politiques, religieux et nationaux qui les terrassent; alors, seulement l'élan qu'ils auront pris vers la liberté nous entraînera avec eux.

C'est alors, j'en suis convaincue, que tout être humain recevant la pleine valeur de son travail, sans payer tribut aux propriétaires, aux commerçants, aux spéculateurs, etc., notre labeur nous permettra de vivre indépendantes. Et l'on ne verra plus de femme obligée de subir un mari revenant ivre à la maison; l'on ne verra plus de jeunes filles accepter de vieux maris, parce que ces derniers ont de la braise. . . ! On ne verra plus de ces ménages où les conjoints restent ensemble, malgré qu'ils se détestent à mort! On n'entendra plus proclamer cette doctrine de la multiplication à l'outrance; au lieu de procréer une sale vermine, débile, rachitique, mais nombreuse, les hommes et les femmes chercheront à produire la qualité plutôt que la quantité; et c'est alors seulement que l'on pourra dire vraiment de tous les enfants: ils sont aussi beaux que les fruits de l'amour. . . !

Camarades, je fais appel à votre dévouement, afin d'aider aux hommes, nos chers compagnons, à conquérir leur liberté, tout en obtenant la nôtre en même temps. Notre mission n'est-elle pas de rendre les hommes heureux et meilleurs? Aidons-les donc, soutenons-les pour que bientôt nous voyions poindre au firmament de l'existence, l'aurore de l'émancipation morale, sociale et économique de toute la société.

Puissent enfin les quelques remarques que je vous ai faites graver dans vos esprits cet axiome: la femme ne sera vraiment femme que lorsqu'elle aura obtenu sa liberté économique. Et les hommes sauront alors et alors seulement quel trésor d'amour est le coeur de la femme.

Remerciements à Robert Demers de la Service de Recherches et de Documentation de la Fédération de Travailleurs du Québec pour ce document inédit.

"FRAN"

